

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 46

Artikel: Royal biograph
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219876>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)


Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA MEULE

 E récit se place pendant la guerre ; — pendant cette affreuse guerre qui a si nettement divisé notre vie en deux parts : celle d'avant-guerre, aimable, gaie, pleine de bonhomie, et celle d'après-guerre... cynique, tout simplement.

À cette époque, en juillet, nos bataillons de landwehr cantonnaient dans un agreste village du Valais. Nos hommes, dont pas mal d'entre eux sédentaires endurcis, prenaient contact avec les confédérés d'autres cantons, et, suivant que les ordres de marche vous envoyaient dans les vallées sauvages du Tessin, fleuries et parfumées, ou dans les plaines grasses du plateau, semées de vergers magnifiques, ou, parfois aussi, sur des pic dénudé, aride et austères, on se prenait à mieux aimer le cher visage de la Patrie, qui, peu à peu, se découvrait tout entier.

Cette fois donc, nos bataillons bivouaquaient dans le Valais. Les compagnies, réparties un pli partout, procédaient à une complète rééducation militaire agrémentée d'exercices nouveaux, aussi imprévus que variés. D'autre part, de petits postes jalonnaient notre frontière comme autant de sentinelles vigilantes et sûres. Ces petits postes étaient souvent d'agréables séjours, car la discipline, moins permanente, moins sévère en somme, permettait aux hommes de savourer le temps qui passe, en attendant la faction qui vous plantait-là, l'arme au bras, pendant deux heures.

La troisième compagnie du bataillon 122 occupait un de ces jolis villages, fait d'une centaine de mazots au plus, et qui se pose dans un pli de montagne, comme un nid, entrelacs de branches. Les soldats de cette compagnie commandée par des officiers et sous-officiers que la vie en commun avait réunis plusieurs fois, pendant de longues périodes, se connaissaient bien. Les plus « boustics » parmi eux s'étaient dégagés de la masse, on en était fier, on comptait sur eux pour relever le moral abattu ou rompre, de leurs bons mots, la monotonie des journées grises. La compagnie en possédait quelques-uns, tel ce « Gérardium » ainsi dénommé à cause de sa figure pounponé, rose... vermeille, plutôt, et qui avait l'éclat de la fleur dont il portait le nom. Gros bonhomme, le ceinturon barrait les caprices de son ventre énorme. Mais, tout cela solidement pris dans les pans de sa tunique ancien système, lui donnait un air martial qui lui allait fort bien. La tête, du reste plaisante, quand même, était animée de deux yeux bleus qu'on eût dit arrachés à une jeune fille. Le nez fin ne manquait pas de majesté et la moustache gauchoise, rousse, tombait drue, voilant des lèvres amoureuses... amoureux surtout des bons mets, des vins généreux, des grands noirs et secs. Or, ce bon vivant accomplissait, dans le civil, une tâche ingrate.

« X... » lisait-on au-dessus de son magasin, sur une large enseigne peinte en noir, relevée de lettres blanches : « Pompes funèbres. Transports. Grand choix de cercueils, couronnes en tous genres », et dans ses vitrines, on pouvait apercevoir tout le triste appareil des derniers honneurs, des ultimes signes d'affection rendus aux morts.

Ainsi, dès le matin, Gérardium abordait des gens en larmes, où approchait des masques rigides et froids. Mais notre homme s'était tellement fait à son métier que son cœur, doublé d'une cuirasse d'airain, le faisait rester indifférent. Très poli, très correct, il avait pris l'habitude de saluer tout le monde, voyant dans chacun un client éventuel. Des cercueils ? combien il en avait construits, cela était inconcevable ! Appelé auprès du mort, de l'œil, rapidement, Gérardium estimait les dimensions sans jamais prendre de mesures, tant ces choses lui étaient familières, puis il se retirait à pas feutrés. « Mais jamais », disait-il, « le dernier complet ne lui avait été refusé, tant ça... jouait, ça... plaquait ! » Entre temps, la grippe espagnole était venue. À ce moment-là, il avait fallu se surmener. Gérardium se souvenait fort bien d'avoir été appelé chez des malades. C'était urgent. Lorsqu'il arriva au domicile indiqué, le mari était mort. Les dernières convulsions avaient laissé sur la face du moribond de douloureuses empreintes ; dans le lit

voisin, l'épouse agonisait. Sûr de sa fin prochaine, à quoi bon revenir, se dit-il, d'une pierre deux coups ; — ses yeux se portèrent à la fois sur le mort impassible et sur l'agonisante qui tordait ses bras ainsi que des vrilles. Son arrêt avait été infaillible ; quelques heures après, l'épouse expirait, rejoignant à jamais son mari dans la mort ; — la commande anticipée se réalisait.

Sans doute que cette tristesse qui tombait sur ses larges épaules suintait chaque jour de partout, comme l'eau tapisse incessamment les parois d'une grotte, aurait fini par attaquer le moral de notre homme. Très naturellement, Gérardium avait cherché un dérivatif à ses noires occupations, aussi s'était-il attaché aux joies matérielles de l'existence, car, sur l'au-delà, il avait des idées bien établies, le quotidien tête-à-tête avec la mort l'ayant complètement édifié à ce sujet. Les bons mets, les vins fins, les cigares rompaient donc de leurs charmes, le fond monotone de sa vie et Gérardium remerciait la nature d'avoir créé ces savoureuses choses.

Au service, sa joie pouvait se donner libre carrière, plus rien ne le rattachant à sa lugubre besogne. Là, il pouvait respirer à pleins poumons l'air pur, gonfler à les faire sauter, ses joues vermeilles, promener ses yeux sur de vastes horizons qui débordaient de vie.

Un beau jour, la section dont faisait partie Gérardium reçut l'ordre d'aller occuper un poste avancé. Par un sentier pierreux, l'escouade pesamment chargée escalada les pentes raides, faisant grincer les cailloux sous le poids de ses lourds souliers ferrés. Enfin, après trois heures de marche, la troupe atteignit son poste. Le relève se fit rapidement, les nouveaux venus s'installèrent dans le baraquement dissimulé dans l'anfractuosité du roc. La vie du petit poste commença : factions, patrouilles, rapports. Le ravitaillement ainsi que la poste montaient chaque jour, apportant à ces isolés des nouvelles du monde.

Un soir, le caporal, chef de poste, fut chargé de faire descendre par deux fusiliers, les yatagans de la section, afin de les aiguïser. Dans ce dessein, une meule, dans le village où cantonnaient les troupes, était mise à leur disposition ; les hommes n'avaient qu'à s'annoncer, dès leur arrivée, au fourrier qui les renseignerait. En outre, spécifiait l'ordre, cette tâche devait s'accomplir dès le lendemain. Sans plus tarder, le chef du poste désignait Gérardium auquel il adjoignait Jean-Louis, son compagnon de rang. Le lendemain, dès l'aube, les yatagans rassemblés, il y en avait douze, et fourrés dans un sac, les deux soldats partaient.

— Mais pas de bêtises, insistait le caporal, à cinq heures, je veux vous revoir au cantonnement, rompez !

Les talons joints, les mains à la couture du pantalon, nos deux troupes faisaient demi-tour, filaient « dar-dar » dans la vallée. Cependant, cette course furieuse se brisa dès qu'ils furent hors de vue et l'élan patriotique de leur chevauchée dégenéra en pas de promenade. Au bout d'un moment.

— Si on bourrait une pipe, insinuait Gérardium, ce serait pas de trop.

— Pour sûr, acquiesçait Jean-Louis. Ayant dit, les deux hommes s'arrêtèrent. Leurs bonnes grosses mains fouillèrent dans les poches, amenant au jour la blague de caoutchouc pleine d'un tabac frais, la « bouffarde » culottée, la boîte d'allumettes gainée de cuivre. Gérardium, les yeux rêveurs, remplissait le fourneau de sa pipe ; le tabac, comme une mousse, pendait à ses doigts nouveaux, des allumettes craquèrent, une légère fumée courut, bondit en spirales, puis s'évanouit.

— Sais-tu que cette ferraille pèse, articulait Gérardium en faisant mine de prendre le sac. Quelle drôle d'idée d'aller faire aiguïser ce fourbi ! Crois-tu, Jean-Louis, qu'on devra s'en servir ?

— J'espère bien que non ! rectifiait l'interpellé, mais pour le moment faut pas s'en faire ! Pas s'en faire ! tel était le cas. Cependant, Gé-

ranium tentait un visible effort pour se charger du fardeau, lorsque Jean-Louis intervint.

— Puisque je suis le plus jeune, dit-il, passe-le moi !

De ce fait, Jean-Louis se plaçait au rang de subalterne, acceptant joyeusement que Gérardium prit le commandement, ainsi que la responsabilité de cette expédition.

Les mains libres, Gérardium marchait allégrement, enveloppé parfois des odoriférantes bouffées qui s'échappaient de sa pipe. Après un quart d'heure de marche, brusquement, à un détour, le village apparut. Vu d'en haut, ses toits de bardeaux noirs pressés autour de son église à clocher ressemblaient à un troupeau massé près de son pasteur. Des chemiées, ça et là, montaient des fumées indiquant l'approche de midi.

— Tiens ! dit Gérardium, on arrive juste pour l'apéritif ! Un bon petit verre de « fendant » avant le repas, cela ne fera pas de mal... Du reste, ne nous pressons pas, on a tout le temps, car du « spatz » non, pas aujourd'hui ! Camarade, ne te bile pas, c'est moi qui régale !

Quelques instants plus tard, ils abordaient le village.

(A suivre.)

R. Crostand.

ROYAL BIOGRAPH. — Le nouveau programme du Royal Biograph comporte un drame des plus mystérieux « **La Cicatrice dans la Main** », grand roman cinématographique d'aventures policières, de Louis Feuillade et M. Champreux, interprété par des artistes de renom. — En outre, suite à de nombreuses demandes, la direction du Royal Biograph a engagé pour une semaine seulement, M. Marcel Perrière, le fin chanteur, qui se produira, en matinée et en soirée, dans une nouvelle série de chansons filmées de tout premier ordre. — Tous les jours, matinée à 3 heures, soirée à 8 h. 30 ; dimanche 15 novembre, matinée ininterrompue dès 2 h. 30.

THEATRE LUMEN. — Le programme comporte un grand film hallucinant « **Le Comte Kostia** », merveilleuse réalisation cinématographique, en 6 parties, de J. Robert, d'après le roman de V. Cherbulliez, de l'Académie Française. Dans un décor sauvage et romantique de vieux bourg moyenâgeux se déroule une action terrifiante. L'interprétation en tout premier lieu André Nox et Conrad Veidt, Pierre Daltour dont on admirera les parfaites qualités sportives, Géneva Anatasiu, qui interprète le rôle si délicat de Stéphane. — Il convient de mentionner aussi : « **Une corrida à Nîme** », qui est incontestablement un spectacle étonnant au plus haut point. Le spectateur assistera avec effroi à l'accident d'il y a quelques temps survenu au célèbre toréador Chicuelo.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

ARTICLES SANITAIRES Caoutchouc Pansements
Hygiène. Bandages et ceintures en tous genres.
W. MARGOT & Cie. Pré-du-Marché, Lausanne

CHEMISERIE DODILLE
Rue Haldimand, LAUSANNE
COLS, CRAVATES, CHAUSSETTES, Sous-VÊTEMENTS
Spécialité de Chemises sur mesure

COMBUSTIBLES
SYDLER & C^{IE}
succ. de F. Monthoux-Berney
LIVRENT BIEN
Téléphone 32.38 Bureau FLON

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano, c'est bien plus sûr.
P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE